

“ Raconter le siège de Québec par l'amiral Phipps était son principal dessein, mais répéter Charlevoix, Garneau et Ferland ne suffisait pas, il fallait se munir de mille détails que des fouilles laborieuses peuvent seules nous procurer, et de la sorte, émailler, rajeunir, transformer des faits généraux, déjà connus. Le succès de M. Marmette a été tel que personne ne voudra fermer son livre avant de l'avoir lu en entier. Je dois dire, en passant, que le style, qui en est d'un grand naturel, engage agréablement le lecteur à ne point s'arrêter. Carle Tom m'a dit l'avoir lu d'un trait ; or, Carle Tom est difficile à satisfaire.

“ Disons aussi qu'il est difficile de bien écrire le dialogue en ce pays. De là vient probablement que nous n'avons pas encore de pièce de théâtre passable ; toutes celles qui ont paru sont tombées à plat. Le roman Canadien en général évite la chute en supprimant le dialogue, mais il en résulte par endroits un vide fatigant. Le mouvement du dialogue est sans pareil pour rendre certaines scènes, l'on sent que nous ne pouvons nous en passer. Malheureusement, la conversation, est inconnue en ce pays ; ici comme ailleurs les hommes ne causent point, ils parlent, et leur vocabulaire court d'haleine, offre un maigre aliment au littérateur. C'est à la femme qu'appartient la palme de la conversation ; tant qu'elle ne voudra point s'en emparer, nous serons condamnés à brocher des dialogues sans verve dans un langage inintelligible. Ayons des salons où l'on cause : il faut commencer par là. M. Marmette a cependant fait un effort du côté du dialogue, il a joliment réussi, malgré tout : c'est qu'à Québec, il reste encore une étincelle du vieil esprit Français.

“ Quand nous aurons une école complète de romanciers Canadiens, ce genre de littérature pourra s'élever au dessus du simple narré des faits historiques et de l'agencement des détails. L'étude des caractères, des personnages et des mœurs du temps, les observations sérieuses de la grande histoire pourront y trouver place. Aujourd'hui, nous n'en sommes pas encore là ;—aussi je n'oserais dire que “ François de Bienville ” atteint les hauteurs de toutes les perfections du genre. L'auteur peut répondre que son livre, tel qu'il est, a plus de chance de plaire au public qu'un travail de l'espèce que j'indique. Je crois qu'il a raison, connaissant ses lecteurs ; l'étude de l'histoire du Canada n'est pas assez répandue pour permettre aux romanciers de nous faire voir autre chose que des notes artistiquement préparées et écrites comme en se jouant. C'est l'un des bons côtés du livre de M. Marmette.

“ Quel vaste champ à exploiter que les cent cinquante premières années de notre histoire, pour ne rien dire du siècle écoulé depuis !